

Ciné-Bulles

La dame de Shanghai / *La Triade de Shanghai*

André Lavoie

Volume 15, numéro 1, printemps 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/33761ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1996). La dame de Shanghai / *La Triade de Shanghai*. *Ciné-Bulles*, 15(1), 34-35.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La dame de Shanghai

par André Lavoie

Pour les Occidentaux, la perception de la Chine se situe entre la vision du dur labeur des paysans et celle de la très dure autorité du pouvoir politique. Sous la gouverne de dirigeants séniles ou traînant partout leur bouteille de sérum (l'endurance de Deng Xiaoping rend le monde entier perplexé...), le peuple chinois nous apparaît docile et soumis. Faut-il préciser que le communisme n'a jamais eu la moindre ambition de faire triompher l'individualisme et la créativité? La répression sanglante du mouvement étudiant en juin 1989 et les récentes tentatives d'intimidations contre Taiwan pour calmer leur poussée de fièvre indépendantiste nous ont rendu méfiants face à Pékin. Un peu plus au sud, le «retour au bercail chinois» de Hong-Kong, le fatidique 1^{er} juillet 1997, n'a rien pour rassurer ses habitants qui furent plus de 60 000 à quitter la colonie britannique en 1994. Et l'exode se poursuit.

Mais la Chine se résume-t-elle à deux villes, à deux systèmes politiques et économiques qui s'affrontent dans un combat ravageur? Coincée entre une capitale assoiffée de pouvoir et une colonie florissante qui ne jure que par le libre marché, on trouve Shanghai, une ville de sept millions d'habitants avec un taux de croissance qui fait saliver Hong-Kong et même Singapour. Ce port de mer est depuis toujours l'objet de toutes les convoitises et son développement se fait maintenant à une vitesse fulgurante. Mais Shanghai n'en est pas à sa première crise de croissance. Dès le XIX^e siècle, avec l'arrivée des Européens et particulièrement des Français, la ville a connu un véritable essor. Dans les années 30, alors que Chicago s'entretenait pour de l'alcool, un important trafic d'opium était sous le contrôle de plusieurs bandes rivales qui n'avaient rien à envier, en matière de méthodes sanglantes et expéditives, à leurs «confrères» américains. Hollywood n'a rien inventé à ce chapitre. La Chine regorge d'histoires sanglantes, mais les autorités demeurent les gardiens fanatiques d'une certaine image de leur pays, une image qu'ils souhaitent figée.

Avec **la Triade de Shanghai**, Zhang Yimou nous fait justement découvrir ce Shanghai prospère et

décadent, là où la politesse chinoise ne semble qu'un vague cliché. Mais il le fait avec pudeur et retenue, épousant, jusqu'à l'obsession, le point de vue d'un adolescent qui découvre ce monde sans pitié. L'arrivée du jeune Shui Sheng (Wang Xiao Xiao) à Shanghai ressemble à un véritable cauchemar, lui petit campagnard qui ne connaît ni le téléphone, ni la crème glacée et encore moins l'opium et la prostitution. Grâce à son oncle, le voilà embauché par le «Godfather» (Li Baotian) de l'endroit. Le garçon devra servir sa maîtresse, Xiao Jingbao (Gong Li) dite «Bijou», sorte de Joan Collins aux yeux bridés, flamboyante chanteuse de cabaret qui multiplie les caprices de star. Mais la vie opulente de ces gangsters chinois semble tirer à sa fin: une bande rivale leur a tendu un piège et ils devront quitter leur palace pour se réfugier sur une petite île au large de Shanghai. C'est là que se jouera le destin de Shui Sheng et de Bijou: celle-ci trompait allègrement son protecteur avec Song (Shun Chun), le second du «Godfather» qui ne souhaitait que sa chute pour le remplacer.

Dans chacun de ses films, les choix esthétiques de Zhang Yimou sont toujours clairs, nets et précis. Il peut tout aussi bien se transformer en esthète et pousser le maniérisme à l'extrême comme dans **Ju Dou** et **Épouses et concubines** ou adopter un ton naturaliste, voire documentaire, avec **Qiu Ju, femme chinoise** et **Vivre!** Cette fois-ci, il amorce, avec **la Triade de Shanghai**, un léger virage où s'affrontent les deux styles qui ont fait sa marque et séduit le public occidental. Mais cette cohabitation semble ici quelque peu douloureuse, et pour Yimou, et pour le spectateur. Toute la partie du film qui se déroule à Shanghai permet au cinéaste de démontrer une fois de plus son admirable sens de l'image et il le pousse parfois jusqu'à l'excès. Dans **la Triade de Shanghai**, il filme les scènes de cabaret comme Woody Allen dans **Bullets Over Broadway** ou **Radio Days** et le palace du parrain comme Luchino Visconti dans la célèbre scène du bal du **Guépard**. Les mouvements de caméra quasi acrobatiques, les couleurs vives ainsi que l'aspect flamboyant des costumes, tout contribue à séduire sans pour autant captiver. Par un tragique revirement de situation, nous voilà sur une île quasi déserte, et l'esthète se fait tout à coup discret. De l'opulence, il passe à la misère et au dénuement, contraste frappant qui n'est pas sans rappeler **Qiu Ju, femme chinoise**.

Ce choix de faire son film à «hauteur d'enfant» oblige le cinéaste à fermer bien des portes, là où se dessinent les véritables enjeux de cette guerre. En



La Triade de Shanghai de Zhang Yimou

Contrechamp: la Triade de Shanghai

adoptant le point de vue du garçon, il se refuse à filmer la violence brute et se contente plutôt de nous montrer ce que Shui Sheng découvre une fois que le mal est fait. Ce parti pris donne lieu à quelques coquetteries un peu malhabiles, comme ce plan où le paysage est «à l'envers»: Shui Sheng est pendu par les pieds...

Ici et là, quelques coups de feu, quelques traces de sang; rien pour lui reprocher de céder à la morbidité. En cela, son film ne peut être comparé, en aucune façon, au **Once Upon a Time in America** de Sergio Leone ou, pour prendre un exemple plus récent, au **Casino** de Martin Scorsese. Mais le climat de peur qui règne sur Shanghai et le combat sans merci que se livrent les bandes armées ne demeurent, plus souvent qu'autrement, qu'abstractions. Notre compréhension de ce monde clos passe uniquement par les yeux et les oreilles de ce garçon qui vit sans doute la semaine la plus éprouvante de toute sa vie puisque l'action du film est concentrée sur sept jours. Cette pirouette semble quelque peu difficile à gober; on ne semblait pas s'ennuyer en ce temps-là à Shanghai...

Le film sonne également l'annonce de la dernière grande collaboration du cinéaste avec son actrice-fétiche, Gong Li, qui, sous sa protection, est devenue une véritable star. Encore ici, Yimou n'échappe pas tout à fait aux erreurs que bien de ses confrères occidentaux ont commis avant lui. Sa fascination pour Gong Li est manifeste d'un film à l'autre bien que la beauté de l'actrice n'ait jamais empêché le cinéaste de faire d'elle autre chose qu'un bel objet sans mystère. Elle a maintes fois prouvé la vaste étendue de son talent. Mais dans **la Triade de Shanghai**, Yimou hésite constamment entre un récit initiatique et celui d'une déchéance, celle de Bijou, exécration et opportuniste, prête à tout pour satisfaire ses ambitions, aussi futiles que démesurées. Les scènes de cabaret sont nombreuses et finissent par lasser puisque l'on n'y voit qu'un prétexte pour offrir du rêve, des plumes et des fourrures. Gong Li s'acquitte de sa tâche avec application et n'hésite pas à en rajouter un peu, prenant manifestement plaisir à jouer à la grande dame et surtout, à la patronne tyrannique. Le rapport amour-haine qui s'installe entre le jeune serviteur et la maîtresse acariâtre se retrouve souvent noyé dans cette histoire de gangsters que le réalisateur filme parfois sans conviction. Comme s'il était partagé entre la «commande» — les luttes des marchands d'opium — et un fantasme inassouvi — Gong Li dans toute sa splendeur et dans un cadre qui l'amplifie jusqu'au paroxysme.



Gong Li dans *la Triade de Shanghai* de Zhang Yimou

Est-ce que ces nombreux tiraillements font de **la Triade de Shanghai** un film raté? Pas complètement puisque Yimou s'y révèle une fois de plus habile et charmeur. Sa grande maîtrise technique et sa passion pour l'histoire de la Chine, pas toujours flamboyante, loin des récits officiels, ne peut qu'exercer une fascination certaine. Mais son dernier film, handicapé par un scénario hésitant et une esthétique flottante, ne peut susciter l'adhésion complète. On en vient à regretter la mécanique irréprochable de **Épouses et concubines** ou l'ironie mordante de **Qiu Ju, femme chinoise**.

Faut-il expliquer les carences de **la Triade de Shanghai** en les mettant sur le compte des coproducteurs français? L'attaque serait aussi facile qu'inutile. La feuille de route du réalisateur représente un parcours quasi sans tache et peu de cinéastes peuvent se vanter de proposer une œuvre aussi cohérente. Mais le dernier Festival de Cannes a récompensé ce premier de classe avec le Grand Prix technique de la Commission supérieure technique de l'image et du son. Une façon de souligner le travail de l'esthète — et celui de son directeur de la photographie! — sans pour autant se prononcer sur le film lui-même... Zhang Yimou, maintenant orphelin de sa star, doit trouver un second souffle. ■

La Triade de Shanghai

35 mm / coul. / 109 min / 1995 / fict. / Chine-France

Réal.: Zhang Yimou
Scén.: Bi Fei Yu (d'après le roman **Gang Law** de Li Xiao)
Image: Lu Yue
Son: Tao Jing
Mus.: Zhang Guangtian
Mont.: Du Yuan
Prod.: Jean-Louis Piel et Yves Marmion - UGC et Wu Yigong - Shanghai Films Studio
Dist.: Astral
Int.: Gong Li, Li Boatian, Li Xuejian, Shun Chun, Wang Xiaoxiao